

15 MINUTES...

Trois heures.

Trois interminables heures.

Et pas une ligne. Rien. Nada.

Il a pourtant respecté le rituel, s'est levé bien avant l'aurore, a pris un déjeuner léger puis sa douche, revêtu des vêtements amples, confortables, s'est installé au second, dans le bureau, devant son ordinateur, fenêtre ouverte.

Un ordinateur, une fenêtre ouverte, c'est comme cela qu'il fonctionne, c'est ce qui marche.

Du moins le croyait-il.

Parce que là, pas moyen.

Les seules choses qui lui viennent sont le bruit des vagues et l'odeur dégueulasse du Varech en décomposition.

Bon sang ! Trois heures !

Et puis d'abord qu'est-ce qu'il fout ici ? Il déteste la mer.

La mer ça pue et c'est répétitif.

Tout cela, pense-t-il, c'est de la faute de Marty. C'est lui qui s'est mis dans la tête que le grand Marc Tagarth ne serait plus que l'ex grand Marc Tagarth, si ce dernier ne parvenait pas à lui pondre un roman digne de ce nom. Comment il avait dit déjà ? Ah oui : « *un putain de Best Seller* ». Il aime bien les phrases avec Putain, Marty. Il lui avait donné six mois. Ils étaient attablés dans les salons lambrissés du Connaught, comme tous les mardis, lorsque Marty, la bouche pleine, avait lâché son ultimatum : « *T'as six mois pour me sortir un putain de Best Seller... Six mois pas un jour de plus, pour un mec comme toi c'est du gâteau... presque deux mois de trop. Tu sais faire !* ». Marc l'avait regardé décontenancé prêt à riposter - « *Quoi ? Six mois ? T'es dingue ?* » - et puis il s'était résigné : après tout lui aussi avait besoin de fric. Du reste, Marty avait raison, un roman en six mois, il pouvait le faire. N'était-il pas Marc Tagarth ? Ne faisait-il pas parti de ce cercle très fermé d'écrivains dont les œuvres sont systématiquement portées à l'écran. On peut toujours le narguer sur le style. Il peut se faire éreinter par la critique, n'empêche : chaque bouquin lui rapporte des millions. Il est abonné au succès.

Marc Tagarth ! Il fait rouler son nom dans sa bouche comme du bon vin. Un nom simple, sec comme un coup de poing, le nom d'un auteur à succès, son nom à lui : « *Et maintenant parlons du dernier roman de l'écrivain Marc Tagarth...* ». Combien de fois il l'avait entendu cette phrase ? Cent fois ? Mille fois peut-être... Il n'y a guère que dans les interviews – les rares qu'il donne -, qu'il accepte de jouer les modestes. Feindre l'humilité, ça fait vendre. Mais comme toute chose en ce bas monde, il ne faut pas en abuser de l'humilité.

Franchement, il faudrait être idiot pour déclarer que *ce qu'il fait tout le monde peut le faire*.

Ou *presque tout le monde*.

... Car pour le moment...

Une phrase, une seule, pour lancer la machine et après...

Et après, tu brodes.

Encore une de ses techniques.

A mi-voix pour s'encourager : « La première règle pour écrire, c'est... Écrire ». Et, en lui-même : « c'est aussi la seule ». Et bien alors ? Écris, voilà tout ! Presse les foutues touches de ce foutu clavier et sors en quelque chose : *Être ou ne pas être, Le petit chat est mort...* N'importe quoi, quitte à revenir dessus plus tard. Lance toi, bon sang lance toi, allez, saute nom de Dieu !

Il se concentre.

Rien.

Sa tête est vide.

Il se gratte le menton. Le bruit de ses doigts sur sa peau mal rasée. Regarde pour la centième fois l'espace immaculé de la page Word avec à l'extrême gauche de celle-ci le curseur dont le clignotement métronomique semble le narguer : « *Tu ne peux pas écrire Marc, Tu ne sais plus écrire Marc, T'es cuit Marc* ». Il se sert un nouveau Scotch. Il est à peine 8h, mais il en a besoin. Encore une de ses bonnes habitudes. Qui ne boit pas n'écrit pas. C'est ainsi. Avec le vent, l'alcool, le bruit des vagues et l'odeur pestilentielle des algues au soleil, il espère la transe chamanique. Il engendrera des cohortes de mots qui formeront des phrases qui feront une intrigue qui aboutira à un roman qui lui paiera sa nouvelle Ferrari... Il l'aura son putain de bouquin Marty. Et ce sera un hit. Comme d'hab.

Il ne sait plus qui a dit un jour que les histoires sont des objets trouvés ; des sortes de fossiles que l'écrivain chercherait à exhumer ; il ne sait plus qui l'a sorti, ni où il l'a lu, mais le mec avait bigrement raison.

Alors quoi ? Il était où son fossile à lui ?

Un soupir.

Et puis une gorgée de scotch.

Tintement des glaçons quand il repose le verre.

Juste une phrase. Tu en as écrit des centaines de milliers.

Un truc simple. Efficace. Capable de happer le Lecteur.

Stephen King.

Le truc des histoires et des fossiles c'est Stephen King dans un entretien avec Mark Singer pour le *New Yorker*, ça lui revient maintenant.

Le journaliste était tellement surpris qu'on puisse lui dire ce genre de chose qu'il avait répondu à l'auteur qu'il ne le croyait pas. « *Pas de problème, avait rétorqué King, tant que vous croyez que moi je le crois* ». Pas à dire ça c'est balancé.

Mais toi Marc, tu en es où ?

Il est où ton problème ?

Il regarde par la fenêtre : la mer grisâtre et le ciel bas et plombé lui soufflent instantanément la réponse. Pourquoi diable l'avoir en envoyé écrire son roman dans ce trou paumé ? Rapport à l'authenticité et à l'inspiration, avait dit Marty. Et lui comme un con avait accepté de quitter Londres pour s'exiler en Enfer. Se remettre sur les rails, certes, mais pas à ce prix. La vérité – et Marty était le premier au courant – était que les histoires de Marc avaient perdu de leur mordant depuis que ce dernier avait quitté le Kent pour la vie londonienne. « *Trop de fêtes ; trop de fesses* » avait maugréé son manager... Pas faux. Les ventes s'en ressentaient. Aussi cette petite opération d'exfiltration pouvait-elle lui être salutaire. Mais de là à l'envoyer six mois dans le Cotentin, quand même. Elle était là la connerie. Qui a dit qu'il écrirait mieux dans ce genre d'endroit ? Pas lui en tout cas qui s'était figuré des latitudes plus exotiques, ou en tout cas moins... *Merdique* est le mot qui lui vient à l'esprit. N'est-il pas *merdique* de se retrouver tout seul coincé dans cette bâtisse isolée, face à la nature hostile ? Il se reprend. Tout seul ? Non, il y a les autochtones et puis la bonne aussi. Marie. Une vraie peau de vache. Celle là, il s'est juré de ne pas la rater. Et d'abord elle est passée où encore, il crève la dalle ?

Marie !

Avec son accent à couper au couteau, il prononce *Mehlhui*.

Ma-riie !

Pas de réponse.

MARIE ! Cette fois il gueule.

Il ne va tout de même pas se faire à bouffer ?

C'est à se demander à quoi elle est payée.

Tiens encore un truc à dire à Marty si d'aventure il accepte de répondre à ses messages comme est supposé le faire tout agent littéraire qui se respecte lorsque... *Lorsque quoi au juste ?*

Tu te doutes bien qu'il est trop content le gars Marty de l'imaginer perdu au milieu de nulle part entre la vioc et les embruns. Il doit bien se marrer l'enfoiré...

Le visage de son manager se matérialise devant les yeux de Marc qui referme d'un coup sec son ordinateur. *Clac !*

Pas de fêtes, pas de fesses, juste l'écriture...

Ben là Marty désolé mais c'est raté !

Parce que pour l'heure, pas une ligne.

Et pour la fesse, il avait de quoi faire avec Nelly.
Il sourit.

Encore une qu'a pas froid aux yeux. Bon, il l'a un peu baratiné, au début. Pas longtemps : elle ne demandait que ça. Pensez donc, à 19 ans, rencontrer son idole, excusez du peu ! Il lui baragouine un truc ou deux... Et hop !, deux heures plus tard, il se retrouve chez elle, une main chaleureusement posée sur la tête de la gamine qui s'active, genoux à terre, devant lui. Brave gosse ! Ça Marty ne l'avait pas vraiment anticipé.

Lui non plus d'ailleurs.

Il a beau être habitué aux meilleures ventes, les compensations de ce genre ont une fâcheuse tendance à disparaître une fois passée la cinquantaine. Mais là, c'était presque trop facile. Vivement la revoyure.

Il se lève, fait quelque pas pour se dégourdir les jambes, fait craquer ses articulations douloureuses et observe avec satisfaction la bosse non équivoque qui déforme son pantalon.

Toujours vert. Et ce qu'il a perdu en vivacité, il l'a gagné en expérience. Encore qu'avec Nelly il se sent un peu gauche. C'est fou quand même ce que les gamins ont changé. Un instant, il envisage de l'appeler, lui demander de passer pour un petit coup vite fait bien fait en début d'après-midi, juste avant la sieste. Avec un peu de chance, ils seraient surpris par la Vioc. Il paierait cher pour voir la gueule de l'autre au moment où elle le trouverait en pleine action, dans une position peu chrétienne, avec sa nièce. Note pour plus tard : penser à arranger le truc.

Mais pour l'heure il a faim.

Bon Dieu il boufferait un boeuf.

Il appelle « MARIE » encore une fois, pour la forme, sachant pertinemment que la vieille ne répondra pas. Il s'apprêtait à descendre à la cuisine, avait pour cela parcouru un peu plus de la moitié du chemin qui sépare son ordinateur de la porte du bureau lorsque la chose s'est produite. A priori, rien d'extraordinaire. Un simple bruit derrière lui. *Bip !* Ce bruit là. Caractéristique d'un ordinateur qui redémarre.

Bip ?

Il se retourne.

Sur la table de bois austère, l'écran de l'ibook projette son étrange clarté bleutée. Serait-il donc devenu fou ? Il se revoit quelques minutes auparavant claquant avec bien plus de force qu'il n'en fallait le clapet de la machine. Le souvenir de son geste demeure net dans son esprit ; il se revoit le faire. Le visage hilare de Marty lui apparaît de nouveau et un vague sentiment d'angoisse s'empare de lui. Il s'exhorte :

Respire.

Il respire.

Encore.

Une inspiration puis une expiration.

Encore.

Il répète l'opération.

Maintenant calme-toi. Il doit bien exister une explication rationnelle à ce qui se passe. Peut-être as-tu refermé trop violemment ton ordinateur. Peut-être l'as-tu esquiné. Oui. Peut-être. Mais cela n'explique pas ce qu'il voit. Tout cela ne lui dit pas pourquoi son portable est *ouvert* ! Sans compter que si ce dernier avait été détraqué ou cassé, il ne se serait probablement pas remis en route. Donc... ?

Il réfléchit. Sur le bureau la bouteille de scotch est à moitié vide. Après tout, ce ne serait pas la première fois qu'il ne se souviendrait pas de ce qu'il a fait de son temps. Sauf que lorsque cela se produit, il est ivre, il veut dire réellement ivre. Et puis en admettant qu'il soit à cet instant beaucoup plus saoul qu'il ne le pense, deux questions restent à élucider. La première est que l'évènement qui lui pose problème n'a pas eu lieu la veille ou il y a quelques heures mais il y a à peine quelques minutes. Il lui aurait fallu boire des quantités astronomiques pour parvenir à ce résultat. Or, la bouteille n'est même pas terminée. Et il a une perception très nette des trois heures passées devant son ordinateur. La seconde question, quant à elle, est quasiment d'ordre métaphysique. Car si l'on peut, sous l'effet de l'alcool, effectivement oublier certaines choses qui se sont déroulées, est-il possible qu'il puisse ne pas faire certaines choses qu'il pense, sait, sent avoir faites ? Mystère. Sans doute un *delirium* est-il envisageable mais quand même. Et serait-il même seulement capable de raisonner dans cette hypothèse ?

OK. Donc tu n'es pas saoul. Tu te revois simplement faire une chose que tu n'es pas réellement certain d'avoir accomplie. Des paroles de Wittgenstein lui reviennent en mémoire : « De ce qu'à toi ou à tout le monde il en *semble* ainsi, il ne s'ensuit pas qu'il en *est* ainsi ».

Ça lui fait une belle jambe.

Et puis merde.

Il parcourt rapidement les quelques mètres qui le sépare du bureau, referme l'ordinateur et repart aussi vite en direction de la porte lorsque...

Bip.

Cette fois plus aucun doute possible. C'est presque s'il ne sent pas encore le contact de ses doigts sur le capot de la machine. Il a l'impression désagréable de se trouver coincé dans l'un de ses

propres bouquins. Scène d'ouverture, un auteur à succès se fait mystérieusement trucider dans une maison isolée...

Un nouveau bruit.

Léger. Très léger. A peine perceptible.

Un cliquetis que Marc connaît bien.

Celui des touches du clavier.

Il pense :

QUELQU'UN se sert de ton ordinateur.

Quelqu'un ICI se sert de ton ordinateur.

Quelqu'un ici AVEC TOI... Dans cette pièce !

Il se concentre ; fait volte-face.

Personne.

Devant lui : la fenêtre, toujours ouverte, le bureau, la bouteille et le verre, l'ordinateur, la page Word lumineuse.

Il s'approche.

Lentement.

La pièce est fraîche mais il transpire abondamment. Sous ses aisselles, sa chemise est détrempée, collante. Sa bouche est plus sèche que jamais. Il n'est plus qu'à quelques pas de l'ordinateur. Il y a quelque chose d'écrit. Il s'approche encore. Maintenant les mots sont lisibles, mais il continue, il avance, il veut être sûr de comprendre ce qu'il lit, parce que pour l'instant son esprit refuse d'y croire, il est comme un insecte attiré par la lumière et généralement on sait comment cela se termine. Marc aussi le sait. Des scènes de ce genre, il y en a partout dans ses bouquins. Et puis le message inscrit sur l'écran est assez clair comme ça. Il a beau le lire et le relire, le tourner et le retourner dans tous les sens, envisager toutes les hypothèses, rien, c'est toujours la même chose qui est écrite ; cinq mots bien centrés et en caractères gras :

« 15 minutes avant ta mort ».

La pièce tangué.

Il se sent pris de vertige.

Il agrippe le bureau - la jointure de ses mains prend une curieuse teinte violacée -, ferme les yeux, avale bruyamment sa salive, tente de recouvrer son calme. « 15 minutes avant ta mort ». L'idée que sa vie puisse s'arrêter là, dans cette maison, perdue au milieu de nulle part, commence à s'imposer à lui et danse dans sa tête comme un flocon dans la tourmente. Qui pourrait lui en vouloir à ce point ? A-t-il des ennemis ?

Bien sûr qu'il en a.

A commencer par ses ex-femmes.

Encore qu'une femme, même de ses ex, ne s'y serait pas prise de cette façon. Tout ce mystère, cette mise en scène lui paraissent

plutôt l'œuvre d'un homme. Et un détraqué encore. Un fan peut-être. Un de ces fêlés capable de se procurer son adresse personnelle, du genre de celui qu'il avait trouvé une nuit à poil dans sa chambre... Un taré de cet acabit.

Plausible.

Mais il faudrait que ce soit en plus un de ces génies de l'informatique capable de trafiquer un ordinateur à distance ; ceux que la NSA ou le MI-6 embauche après qu'ils aient foutus le bordel dans les serveurs de la Maison-Blanche ou de la Lloyds. Pour peu que ce dingue se serve aussi de sa Webcam, il est bon pour se retrouver sur You Tube les tripes à l'air... « *Et maintenant mesdames et messieurs, en exclusivité mondiale sur les réseaux numériques, le clou du spectacle l'assassinat du futur ex-grand écrivain Marc Tagarth...* ».

Sauf que...

Sauf que tout cela ne tient pas debout.

Car le bruit des touches ? Il l'a bien entendu.

Et le capot de l'ordinateur ? Tu fais comment pour l'ouvrir à distance ?

Une télécommande ?

Possible à condition d'avoir trafiqué la machine pendant qu'il a le dos tourné. Mais comme il est là tous les jours et que la porte du bureau est, en son absence, toujours fermée à clef... Il faudrait que ce soit une personne qui connaît les lieux. Nelly ? Mais Nelly n'est pas franchement ce que l'on peut appeler une lumière. C'est pour autre chose qu'elle est douée.

Quant à la vioc...

Il rejette l'idée sans même l'envisager.

Tu ferais mieux d'appeler les flics, il se dit.

Mais pour leur dire quoi ? Le message ? Il peut très bien l'avoir écrit lui-même, après tout. D'un autre côté, ce n'est pas comme s'il était le premier Pékin venu. Il est Mark Tagarth, il est célèbre, une cible potentiel.

Appelle les flics et sors d'ici.

Son téléphone est dans sa chambre au premier.

Il travaille toujours coupé du monde.

Il va donc descendre au premier étage, prendre son téléphone et se casser d'ici quitte à laisser son ordinateur. Prendre un taxi, un bus, peu importe, puis le premier vol qu'il trouve et rentrer à Londres.

La porte du bureau est grande ouverte.

Cette même porte qui trente seconde auparavant était fermée est maintenant béante. Il y a quelqu'un ?

Répondez ? Il y a quelqu'un ?

Pas un bruit.

Il se fait pitié à gueuler comme cela Marc, à adopter sans y penser, le comportement des victimes de ses romans d'épouvante.

Ressaisis-toi bon Dieu. Ressaisis-toi.

Il s'approche de la porte.

Dans le couloir, sur le parquet, des traces de boue.

Qui que vous soyez, sachez que je suis armé.

Stupide. Armé, il ne l'est pas, il ne l'est jamais.

Il avance encore.

Un pas, puis un autre et encore un autre.

Au premier étage, un vase chute et se brise.

Puis une cavalcade et le son bref d'une porte que l'on referme au rez-de-chaussée.

Hé ! Revenez ! Revenez !

Il descend les escaliers, ventre à terre, suit les traces sur le sol.

Premier étage.

Le vase cassé. Les fleurs et de l'eau répandues partout.

Il court maintenant.

Chaque marche craque sous son poids.

Rez-de-chaussée. Toujours les traces.

De la boue. Suivre la boue. Suivre les traces. Choper cet enfoiré.

Il court. Il est en nage. Un gout de sang dans la bouche. Des gouttes de sueur perlent de son crâne jusque dans ses yeux qui le piquent. Il ne voit quasiment rien. Ses poumons sont en feu et prêts à exploser, mais il s'en fout : il court et suit les traces comme un chien traque le gibier.

La porte de la cave.

Il l'ouvre. Elle grince. Une odeur de terre humide et de moisissures montent jusqu'à lui. Il lance : « Je sais que vous êtes là ! » et s'engage dans les escaliers à tâtons. Sa main cherche un interrupteur, qu'elle ne trouve pas. Il sait pourtant qu'il y en a un quelque part, il est déjà venu ici.

Il s'arrête et écoute. Rien.

Juste une douleur vive à l'épaule droite.

Un liquide chaud qui mouille sa chemise.

Son cœur s'emballe. Il s'évanouit.

Il se réveille dans le noir puis sombre de nouveau.

Lorsqu'il reprend conscience des lumières bleues et blanches volent devant ses yeux. L'hémorragie s'est arrêtée. La manche de sa chemise à la consistance du carton. La douleur s'est calmée mais son bras est engourdi.

Il écoute. Il n'entend rien mais quelqu'un est là, tapi dans l'ombre, il en est sûr. Quelqu'un... Ou quelque chose. L'idée de sa propre mort ne le préoccupe plus. Il veut savoir. Simplement savoir. Il

se lève. Difficilement. Longe le mur, prêt à défaillir de nouveau. Trouve après quelques secondes l'interrupteur. Allume. La lumière s'éteint. Puis se rallume.

La vieille se tient, face à lui, sous la lumière hésitante des tubes au néon. Son visage a changé. Elle est différente. Elle paraît plus jeune d'une dizaine d'années, et ses traits ont quelques chose de particulier, de *très* particulier, 'un je ne sais quoi' qui fait toute la différence. Est-ce le maquillage, presque celui d'un Clown pense-t-il, avec cet enduit rouge et épais qui dépasse largement la commissure de ses lèvres et ce mascara, noir comme de l'encre, qui dégouline sur ses joues. Ou cela est-il dû à autre chose ? Il l'observe, la scrute fixement. Elle ne bouge pas. La lumière... la lumière saute puis revient, puis saute une nouvelle fois et revient en grésillant. Elle s'est rapprochée. Ils ne sont plus maintenant qu'à une vingtaine de centimètres l'un de l'autre. Elle le regarde avec attention, la tête penchée sur le coté, comme les chiens sur les photos.

- Salut Marc, tu te souviens de moi ?

Il a beau chercher, non, il ne se souvient pas. Ils se seraient donc déjà rencontrés ? Mais où et à quelle occasion ?

Elle le regarde toujours, une moue mi-amusée mi-déçue se dessine sur son visage comme elle comprend que Marc ne la reconnaît pas. Elle soupire et appuie sa tête contre son poing à la manière d'un enfant boudeur. Sa main tient un couteau de cuisine ; du sang goutte de la lame jusque sur le sol de terre battue.

- Tu ne vois pas ? Oh ! Que c'est dommage ! Et moi qui me croyais inoubliable ! Tant pis, tu mourras dans l'ignorance, que veux-tu ?

A bien envisager les choses, il semblait à Marc que la voix de la vieille avait changé, qu'elle avait quelque chose de... de... de vaguement...

Masculin !

Et maintenant qu'il y pense...

Elle rit. Sa tessiture est celle d'un homme.

Bon Dieu mais qui... La douleur est aiguë, fulgurante.

Il baisse les yeux, la lame du couteau est enfoncée dans son ventre pratiquement jusqu'à la garde.

- J'ai été sympa avec toi Marc. Je t'ai toujours soutenu. Accompagné. J'ai toujours fais gaffe, veillé à protéger tes intérêts... Mais toi tu t'en branles Marc n'est-ce pas ? Toi et ta putain de queue, toi et tes putains de bouteilles, vous ne valez plus un kopek !

Putain ?

Marty ?

Et comme il prononce le nom de son manager, la lame du couteau s'enfonce plus profondément dans son abdomen.

Autour de Marc le monde change. Les couleurs se perdent. Il s'enfonce, doucement, en lui-même. La lumière des néons, loin au dessus de lui, tellement loin, tellement, la lumière des néons clignote, puis se rallume, puis faiblit, faiblit, faiblit encore, faiblit tant et plus, faiblit pour enfin disparaître. Il sombre, Marc Tagarth sombre... Définitivement.

*

Noël à Londres. Trois mois se sont écoulés depuis la tragédie. Les gens sont maintenant passés à autre chose, concentrés qu'ils sont à rechercher le cadeau idéal, à farcir la dinde pour leur repas du réveillon. Marty lui n'a pas oublié. Depuis la baie vitrée du Connaught, il regarde les flocons de neige collante, danser follement dans l'air glacé, s'écraser sans bruit sur les trottoirs déserts de Mayfair. Le vibreur de son téléphone interrompt sa contemplation. La musique et le bruit discret des couverts et des conversations alentours s'imposent de nouveau à lui. D'un geste désinvolte, il s'empare de son mobile, presse une touche, consulte l'écran rétroluminescent. Son assistante : « Tagarth n°1 aux USA selon la NYRB¹ ». Il remet le téléphone dans sa poche, sourit, s'enfonce plus profondément dans son fauteuil, reporte son attention sur le contenu de son assiette : du bœuf de Kobe, succulent, vraiment.

Tagarth n°1. Un jeu d'enfant. Jamais un écrivain sur le déclin et aussi imbu de lui-même ne lui rapportera autant. Il s'est bien marré en plus. L'idée lui était venue comme ça. Se déguiser en vieille. Etrange quand même. Mais bon, pas plus bizarre que ce message laissé sur l'ordinateur de Tagarth. « 15 minutes avant ta mort ». C'est drôle quand on y pense. Parce qu'à part lui et Nelly, personne n'était au courant du plan... Et Nelly ne parlerait pas. Elle ne parlera plus jamais d'ailleurs. On lui avait bien parlé d'histoires sur cette maison, mais bon... Une maison soi-disant hantée pour un soi-disant maître de l'horreur, il était où le problème ? Nulle part !

Il se coupe un morceau de bœuf. Trois semaines avec Tagarth dans cette bâtisse au fin fond du cotentin, trois semaines déguisé en bonne femme, sans que ce merdeux ne se rende compte de quoi que soit. Pété du matin au soir qu'il était l'écrivain. Il mastique lentement sa bouchée, ses yeux sont fermés, son sourire ne cesse de s'élargir. Le morceau de bœuf fond dans sa bouche. Tagarth n°1... Il rit à gorge déployée...

Tagarth... n°1...

Bon Dieu, il est vraiment succulent ce bœuf.

Et saignant... Comme il l'aime...

¹ *New York Review of Books*, NdA.

